

Non!... du père?

michèle lafrance

Avec les bouleversements de la constellation familiale, la multiplicité des modèles familiaux, la figure du père, nous dit-on, est en chute libre. Ce déclin du père entraînerait comme conséquence, selon l'idée commune, certaines difficultés psychologiques et psychiques telles que : l'échec scolaire, le suicide, les troubles alimentaires, toxicomanie. Partant de cette thèse, généralement admise par les chercheurs en sciences humaines, voulant que le lien organisateur du social se déploie de manière spécifique dans le registre du symbolique, il s'agit de montrer, à partir d'événements comme celui de l'attentat de New York ou encore du « syndrome du faux souvenir », en quoi le complexe paternel, au contraire, est toujours aussi actif dans nos formations sociales. Les apports majeurs de Lacan sur la structure du langage et la notion de discours, permettent de penser autrement la question de la fonction paternelle et les modalités modernes de la présence morbide du « père inconscient »; ils jettent un éclairage essentiel sur ce qu'il en est du « malaise » dans notre modernité.

Avec les remaniements de la constellation familiale, la multiplicité des modèles familiaux, la figure du père, nous dit-on, est en chute libre. Cet affaiblissement généralisé et partout affirmé – avec nostalgie ou avec satisfaction – de leur pouvoir, a donné lieu au questionnement le plus radical de notre époque. Le père, sa fonction, sa spécificité, voire son être même, n'ont, en effet, jamais fait l'objet d'autant d'études, d'essais, de débats, de colloques, etc. Rappelons qu'avant les pères, ce sont en fait les mères qui furent objet d'histoire suivant une pente qui fut celle de notre culture occidentale depuis le XIXe siècle. Cette focalisation tardive des historiens et des chercheurs sur le père, coïncide, notons-le, avec son déclin et s'inscrit donc à la suite de nombreux travaux sur la famille parus dans les dernières décennies. Dans la mesure où l'Œdipe est lié au père, ces bouleversements sociaux et familiaux semblent, d'un point de vue clinique, autant d'atteintes au « père freudien », pourrait-on dire. Ce phénomène soulève plusieurs questions, par exemple : comment le père peut-il opérer, à titre d'agent de la castration, lorsqu'il est « manquant » ou absent; ce fameux complexe d'Œdipe, lié à la famille conjugale paternaliste, n'est-il pas à reléguer au rang de relique pour être remplacé par des concepts plus modernes proposés par la science? D'autres questions surgissent, cette fois-ci relativement à la prolifération des nouveaux symptômes et malaises modernes – toxicomanies, états dépressifs, suicides, anorexies, boulimies, pathologies narcissiques; problématiques souvent situées aux limites de la psychose et de la névrose (d'où l'appellation d'états limites); ces pathologies nouvelles sont-elles liées à la ruine du père dans notre modernité?

Disons-le d'entrée de jeu, les thèses communément admises, en sciences humaines, sociales de même chez certains psychanalystes, établissent une corrélation entre déclin du père et de son imago, et ces pathologies modernes que nous venons d'évoquer. Ce ne sera pas notre pente.

En prenant appui sur l'enseignement de Freud et de Lacan, il s'agit dans le cadre de ce travail de rendre compte, dans un premier temps, en quoi, malgré ce dit phénomène du « déclin du père », l'activité de ce que nous appellerons le « complexe paternel¹ » est, au contraire, toujours aussi actif et se manifeste sous diverses configurations – ce que nous verrons – dans notre modernité. Dans un second temps, nous reviendrons sur certains développements cruciaux apportés par Lacan, notamment sur la question du père et sur ses avancées décisives sur les notions de langage et de discours, lesquels apportent un éclairage essentiel permettant de penser autrement la fonction du père, et le « malaise » dans notre modernité.

Nous sommes rassemblés au Nom-du-Père...

Vous vous flattez de l'espérance que les générations qui, dans leur petite enfance, n'auront pas subi l'influence des doctrines religieuses atteindront aisément la primauté voulue de l'intelligence sur leur vie instinctive. Voilà qui est certes une illusion; sur ce point décisif la nature humaine a peu de chances de se modifier. (Freud, 1948, 73).

La funeste journée du 11 septembre 2001 a saisi de stupeur l'Occident « post-chrétien » aussi bien que l'immensité islamique, et soulevé, dans un élan majoritaire, une indignation mutuelle. La réaction est unanime. Le monde occidental est horrifié et révolté par ces attentats terroristes d'une barbarie sans nom. Il est maintenant manifeste que la haine est aujourd'hui au cœur de notre monde moderne.

Que peut-on arguer pour justifier une telle haine? Comment peut-on haïr à ce point un peuple, « l'Autre », au point de s'engager dans des actes d'une violence sans précédent? «Ce que l'on trouve à l'origine du drame social, en quelque sorte, nous dit Paul-Laurent Assoun, c'est bien la haine envers le père (*Vaterhaß*). Elle se figure aisément par la détestation que suscite le père originaire dominant sans scrupule les jeunes mâles. » (Assoun, 1995, 156).

Sans trop nous attarder sur cette question de la haine, il convient toutefois de rappeler brièvement la logique freudienne à cet égard, puisque cet affect n'est pas sans lien avec notre sujet. Freud a tôt fait de rencontrer cet affect dans sa clinique. Il en a d'ailleurs isolé plusieurs figures : haine liée à la jalousie, haine rageuse réprimée à l'origine de la formation du symptôme hystérique, haine séparant la mère de la fille dans une lutte ravageante pour être aimée de façon exclusive par le père, haine primordiale à l'égard de tout ce qui apparaît au sujet comme source de déplaisir, haine de la fille envers sa mère lorsqu'elle s'en détourne.

Nous sommes ici, on en conviendra, dans un registre, disons « soft » de la haine. Au-delà de celle-ci, cependant, Freud va découvrir, notamment via l'analyse du rêve, non pas une réalité historique, mais bien une haine originaire. Cette découverte va le conduire à dégager la notion fondamentale de parricide et à poser cet axiome : à l'origine étaient le crime et la haine contre le père. Et c'est sur ce

registre de la haine originaire que Freud va particulièrement s'attarder, plus ou moins explicitement, tout au long de son œuvre, du point de vue de la fonction du père, de sa signification symbolique et de son incidence dans le champ social.

Pour fonder cela, Freud opte pour un abord anthropologique et va construire, on le sait, son fameux « mythe du meurtre du père primordial », que l'on trouve dans *Totem et tabou*. Mythe du meurtre, par les fils jaloux de ce père primitif incarnant le *mal absolu*, possesseur cynique des femmes et tyran arbitraire dominant le clan. La haine originaire, haine du père, qui va devenir noyau de toute haine, n'est donc pas gratuite. C'est-à-dire qu'elle se trouve articulée à une frustration libidinale donnant au meurtre son caractère de « légitime défense ».

Après le parricide, donc, et sous le poids de la culpabilité, les fils auraient, selon Freud, idéalisé la victime (le père) en l'élevant à la dignité de l'instance totémique, précurseur du dieu des églises. Dans le même temps, cette haine se transmue en amour pour le père mort. Freud mettra alors en évidence que la particularité de la relation au père dans le vécu d'ambivalence est de rendre possible sur sa personne l'articulation de l'amour et de la haine.

Freud peut dès lors rendre compte, à l'aide de ce « mythe scientifique », non seulement du fondement de l'Œdipe, mais aussi de l'origine de l'interdiction, de la loi pour tous : le lien social s'organise au nom de l'amour pour le père mort. Il s'aménage sous la modalité d'un pacte social : les fils ont tous reconnu qu'ils devaient renoncer à l'héritage du père, c'est-à-dire consentir à renoncer à la jouissance primordiale dont le nom œdipien est la mère – castration de jouissance, donc. À partir de ce consentement unissant les frères « dans une obéissance après coup » s'instituent des règles sociales, introduisant l'humanité au registre de la loi symbolique.

En une généralisation audacieuse, Freud va alors postuler non seulement la permanence et l'universalité de cette haine inconsciente du père, mais il va aussi mettre en relief ce sur quoi se fonde et se régénère le ciment libidinal du social et des foules, l'Éros social : « la foule doit manifestement sa cohésion à un pouvoir quelconque, nous dit Freud. Mais à quel pouvoir pourrait-on attribuer cet exploit si ce n'est à l'Éros à qui le monde entier doit sa cohésion? » (Freud, 1921, 152)

À suivre la logique de la découverte de Freud, il se déduit que toute formation sociale s'établit, s'organise sous les modalités de cette perpétuelle conversion de cette haine originaire en amour idéalisant pour le père ou son représentant en la figure de l'autorité, du leader, voire du système des idéaux qui prend sa place. On comprend alors que la haine (« soft » ou portée à ses extrémités, mise en foule ou pas) est en quelque sorte vouée à faire chroniquement symptôme dans le social.

En somme, et pour conclure sur ce point, les thèses freudiennes impliquent, si tant est qu'on les prenne au sérieux, que l'analyse (au plan épistémologique) d'une organisation collective, comme celle de son « malaise » ne peuvent se penser qu'à condition de savoir reconnaître la place du complexe paternel en son cœur même; et ce d'autant plus lorsque ce dit complexe ne semble plus être d'actualité, comme c'est le cas dans notre modernité.

Comment, dès lors, ne pas admettre que le déchaînement de cette haine barbare auquel nous avons assisté le 11 septembre 2001, au-delà donc des considérations géo-socio-politico-économiques, relève de l'activité, sous son versant morbide, de ce « complexe paternel »? Déchaînement proféré, comme on l'a entendu, au Nom-du-Père et visant la destruction de l'Autre. L'Autre, ici incarné par l'Américain, l'infidèle, qui personnifie le mal « capitaliste » : « Dieu a béni et guidé, proclame Ben Laden, un groupe de musulmans pour qu'il soit à l'avant-garde de la destruction de l'Amérique, et de ces infidèles qui disent parler au nom de Dieu²... »

Resserrons le propos. Ce bref développement autour du mythe freudien nous entraîne, notons-le, à contre-courant de l'idée commune laissant entendre que notre monde moderne se veut de plus en plus déserté par le père. Effectivement, la conjoncture actuelle, que certains vont jusqu'à qualifier de « guerre sainte », ne nous introduit-elle pas justement à ce que Freud désigne comme « pure culture de la pulsion de mort », où il nous faudrait alors reconnaître non pas la désertion du père, mais bien plutôt son émergence dans sa figure « surmoïque haineuse »? Plutôt que d'invoquer la désertion du père, n'avons-nous pas à faire avec l'irruption sadique de sa face la plus féroce, à « l'envers proprement asocial de la plus « haute » autorité, dont le travail se range aussi sous la notion freudienne de Surmoi »? (Zafiroopoulos, 1995b, 73).

Nous retrouvons là les deux rocs, Éros et Thanatos, à partir de quoi Freud développe son analyse fascinante du « Malaise dans la civilisation ». En effet, cette « culture de la pulsion de mort », n'est-ce pas ce qui se donne à voir actuellement, alors que précisément se trouve élevé à la dignité de l'Acte le « sacrifice du fils », « le martyr » fait au Nom-du-Père, en l'occurrence Allah? Bref, le père ne serait-il jamais aussi présent, pour reprendre les termes de Laterrasse (1993, 220), « que lorsqu'il est jointé à sa propre mort? »

Et de ce côté-ci de l'Atlantique, comment ne pas reconnaître aussi cette culture de la pulsion de mort qui semble caractériser toujours plus nettement notre monde moderne, et qui s'exprime, se symptomatise via diverses pathologies de l'acte : toxicomanies, augmentation des suicides, divers symptômes dépressifs, boulimie, délinquance. Pathologies de l'acte qui se déduisent, du point de vue de la clinique analytique, de la haine du moi, tyranniquement pratiquée par le surmoi. Surmoi qui n'est rien d'autre au fond, comme Freud l'explique dans « Malaise dans la civilisation », que cette agressivité introjectée, intériorisée et retournée contre le Moi. Véritable retournement donc ici de la haine inconsciente de l'Autre vers la haine de soi.

Des fils guerriers au Nom-du-Père aux filles à la recherche du « Père abuseur »

Certes, en Amérique du nord, les modalités de nos sociétés ne s'établissent pas sur un « délire religieux », mais il serait difficile de ne pas convenir de la présence insidieuse et persistante de « l'illusion religieuse » au cœur de l'Amérique. Il suffit

d'évoquer la rhétorique américaine qui n'a de cesse d'implorer « God ». On va même d'ailleurs jusqu'à inventer des religions : il y eut les Mormons au siècle dernier et, plus récemment, dans les années soixante-dix, ce fut l'Église de Scientologie, sans parler des sectes en tous genres qui pullulent ces dernières années.

Outre cette délicate question du rapport culturel à la chose religieuse, en quoi peut-on alléguer que dans la société actuelle, le Père est tout aussi présent? Pour anachronique que cela puisse paraître, c'est par le biais d'un « syndrome » apparu dans les années soixante-dix et quatre-vingt, soit le « syndrome du faux souvenir » (*false memory syndrome*). Ce syndrome et le traitement qui lui est associé sont fondés sur l'idée que la mémoire a pour fonction la reproduction quasi photographique d'événements réels et que les signes et symptômes des patients sont comme des traces non équivoques qui concernent des épisodes supposés réels provenant de l'enfance tels que l'abus sexuel, l'inceste ou d'autres faits traumatiques.

Ce qu'il s'agit avant tout de faire remarquer dans cet exemple, c'est que ce mouvement s'inscrit dans une mode de dénonciation de l'abus, du harcèlement, de l'agression. Cette tendance proprement « hystérique » a donné lieu à l'émergence d'un nouveau marché qu'on pourrait appeler : le « marché de la plainte », où se développe toute une gamme de « spécialisations », non seulement en termes de variété de thérapies, mais aussi en termes d'industrie dérivée qui lui est consacrée : livres, articles, films, émissions etc. On a envie de dire : où est passé la découverte freudienne du fantasme?

Nous voici ainsi ramenés à notre thème, mais cette fois-ci sous un autre versant, pourrait-on dire. Remarquons que la haine pour le père œdipien trouve ici une issue directe dans le social mais de façon particulière. Nous sommes en présence d'une haine qui, pour à nouveau prendre les termes de Zafirooulos, « loin de commander sa conversion (en amour) mobilise des procédures scientifiques, pour reprendre les termes thérapeutiques, juridiques et policiers visant à « homologuer » techniquement ce dont le sujet se plaint : l'attentat du père contre la fille. » (Zafirooulos, 1995b, 78).

Est-ce à dire que nous avons là, dans ce phénomène la simple expression de la haine inconsciente contre le père? Cette haine à l'endroit du père ne doit pas nous méprendre, car au-delà de celle-ci, nous avons affaire non pas à la haine inconsciente adressée au père placé au lieu de l'Idéal (Allah, Dieu...), mais cette fois-ci à un amour inconscient du père, à entendre au sens génital, nous dit Freud, amour passé lui aussi à l'inconscient.

Pour résumer et boucler notre propos sur cette question de la haine : nous venons de voir deux modes distincts de formations sociales, mais dans un rapport inversé, qui se déduisent du complexe paternel qui les cause. D'un côté, la haine des fils repérable dans les conjonctures sociales « chaudes » comme en Afghanistan, avec les événements du 11 septembre (évoquons aussi les massacres au Rwanda, la Palestine, la Bosnie...). Ici les « fils », au Nom du père (Allah), d'un trait identitaire (Religion) du groupe (foule), s'organisent pour faire froidement leur « devoir » en vue d'éliminer le Mal...

De l'autre côté, ce n'est pas la haine mais l'amour inconscient. Le Père idéalisé fait place au Père accusé, non pas au Nom de la Religion mais au Nom du Droit, de la « vérité des fait ». Nous passons de la haine féroce donnant lieu à la violence, à la « plainte » et à la demande de « réparation » contre l'Autre (le père, l'autorité, le médecin, le psy...). Pour reprendre les catégories cliniques classiques, nous avons là d'un côté le versant obsessionnel et de l'autre, le versant hystérique.

Cela posé, la thèse généralement admise du déclin de l'imago paternelle, ou de la carence du père, de son impuissance, comme facteur déterminant dans le « malaise » de notre monde moderne, que nous venons d'invoquer sous différents aspects, n'est-elle pas à reconsidérer? Est-ce faute d'idéalisation paternelle que l'individu ne pourrait se libérer de sa prison surmoïque?

À suivre cette thèse d'ailleurs, on a l'impression que nous sommes passés d'un « trop de père » ou d'un « trop de famille » à un « pas assez ». Rappelons-nous la critique dont a fait l'objet, il n'y a pas si longtemps, l'autorité paternelle, à qui l'on reprochait la trop grande prégnance de son ordre et la répression sur le sexe. La famille paternaliste s'est trouvée du coup mise au ban des accusés. À cette époque, la thèse de l'aliénation familiale fut exploitée par l'antipsychiatrie, notamment par David Cooper dans son livre *Mort de la famille*, où il développe cette idée que la famille ne constitue pas la structure qui permettrait l'épanouissement de ses membres.

Récapitulons. Si nous admettons, sur le plan épistémologique, et suivant la logique freudienne très sommairement reprise ici, que le lien social et ses modalités structurelles sont tributaires de la conjoncture du complexe paternel; si nous reconnaissons ainsi qu'il y a du « père inconscient » actif au cœur de notre monde moderne, encore faut-il expliquer le retour de ces pires figures religieuses, ou encore de cette présence morbide sous la forme de la tyrannie du surmoi, comme nous l'avons vu précédemment. Pour avancer sur cette question, il s'avère nécessaire de recourir, assurément trop sommairement encore, aux avancées de Lacan sur la théorie du père et donc du complexe d'Œdipe.

Pour Lacan, il est urgent et crucial « de sortir la psychanalyse du mythe » et d'extraire le complexe de castration d'une « théologie de l'Œdipe » qu'il considère être la voie vers laquelle les analystes semblent l'y engager. Il est donc pour lui nécessaire de distinguer le complexe d'Œdipe, considéré dans son aspect anecdotique (histoire infantile, voire schèmes de comportements), de son mode d'action, de sa valeur formelle et de sa limite. Bref, de promouvoir la structure au-delà du mythe. Disons d'entrée de jeu, de façon un peu abrupte, si le père a cette place centrale dans l'Œdipe, il n'est là, selon Lacan, que comme représentant de la loi du langage; l'Œdipe est le langage lui-même. Pour saisir cette assertion, il nous faut faire un détour du côté de ce que sont le langage et ses effets.

De la loi du père à la loi du langage.

Qu'est-ce qui fait la spécificité de l'humain? La psychanalyse nous l'enseigne, c'est qu'il naît deux fois. Une première fois comme vivant, une seconde comme

« sujet » habitant le langage. Qu'est-ce à dire? L'hypothèse centrale de Lacan est que le langage, au-delà de ses fonctions d'usage comme la communication, l'expression des sentiments, voire de commandements, celui-ci transforme l'être humain. Un de ses premiers effets est de faire de nous des animaux dénaturés. Nous passons en effet d'un monde d'instincts à un monde de pulsions. Cela impose que la réalisation sexuelle, par exemple, est de ce fait organisée par une disjonction : pour l'animal, tout est inscrit dans son programme génétique, de sorte que lorsque le mâle rencontre la femelle, et vice-versa, la « parade », par exemple, pour certaines espèces, n'est pas à mettre au compte d'une « procrastination » comme ce peut-être le cas chez l'humain. En revanche, pour ce dernier, une subversion s'opère au sens où l'objet, avec ou sans Viagra, ne pourra en aucun cas être atteint, la pulsion n'en fera que le tour. Insatisfaction de structure donc.

L'introduction d'une jouissance pulsionnelle vient donc, là, se substituer à l'instinctualité animale, faisant du corps vivant un corps pulsionnel. La pulsion transforme ainsi les besoins vitaux, du fait d'en passer par la demande à l'Autre³. Il en résulte que la jouissance des pulsions partielles n'est donc pas commandée par la génétique, elle est plutôt réglée dans la parole de l'Autre que l'enfant rencontre au début de sa vie, via les diverses exigences corporelles liées à l'oralité, à l'analité, etc.

L'enfant qui consent à entrer dans le langage – ce qui signifie que l'enfant peut ne pas donner suite à l'autre qui s'adresse à lui – à la fois perd et gagne. Ce qu'il gagne : il devient sujet, c'est la faculté de parler, le pouvoir de symboliser, le monde des mots. S'introduit aussi de ce fait le sens de l'absence, de l'ailleurs, l'idée de la mort. Ce qu'il perd, c'est son adéquation aux choses aussi bien que son adéquation à lui-même, puisqu'il ne pourra dès lors qu'être représenté. C'est-à-dire que quels que soient les attributs que le sujet énonce à son propre égard, aucun ne pourra dire ce qu'il est réellement, ne pourra totalement le définir. C'est que l'univers du langage a ceci de particulier : le mot rate la chose, il ne renvoie jamais qu'à un autre mot (à un autre signifiant) et, à chaque fois, ce renvoi implique une perte, celle de l'adéquation du mot à la chose. Et c'est cette chose perdue qui choit dans l'acte de parole, ce que l'on perd du fait de parler, qui cause le désir.

C'est d'ailleurs ce que Freud a repéré, d'une part en mettant en évidence l'insatisfaction comme composante première du psychisme et en nommant ce manque désir; tout en insistant sur le fait « qu'il n'y a d'objet que retrouvé » et qu'en cela, n'importe quel objet, au fond, n'est qu'un substitut de l'objet à jamais perdu. D'entrer dans le langage impose donc que l'objet satisfaisant n'est pas atteignable comme tel, puisqu'il ne le sera plus qu'au travers des mots, et qu'il est donc profondément marqué par le détour que cela suppose et l'insatisfaction qui lui est inhérente. L'insatisfaction se voulant en quelque sorte un vice de structure con-substantiel à l'ordre symbolique qui contraint chacun de nous à un incontournable travail de deuil, et qui fait de la dépression la toile de fond de notre lot commun.

De n'être ainsi que représenté, le sujet se trouve par ailleurs profondément divisé, écartelé, il ne peut se déterminer de manière absolue : c'est ce que le sujet

éprouve notamment en analyse. Combien de fois n'entend-t-on pas, en effet, l'analysant faire ce constat : « Plus je parle et moins j'ai l'impression de me connaître ». Mais si le fait de consentir à entrer dans le langage constitue le « sujet », cela implique aussi qu'entre moi et l'autre, quelque chose va dorénavant s'interposer. Ainsi, à la question « si je savais ce qu'il y a entre lui (elle) et moi qui ne marche pas? » La psychanalyse peut répondre : le « mur du langage ». Façon autre de dire que le langage est ce tiers irréductible qui constitue autant une limite sur laquelle on se bute qu'un médium nous permettant de communiquer, d'échanger, bref de faire lien social.

Du fait de cette indétermination subjective, disions-nous, la structure du langage impose au sujet qui s'y heurte des questions fondamentales qui concernent l'existence, la façon d'être au monde, la façon d'être sexué. Devant cette énigme, incapable de répondre à la question de ce qu'il est pour l'Autre, le sujet adopte une solution, celle de dépendre de l'Autre. Ainsi le complexe d'Œdipe est le moment, en quelque sorte, où le sujet symbolise sa dépendance à l'Autre grâce à ce que Lacan a nommé le signifiant du Nom-du-père, grâce à la fonction paternelle. Dans ce signifiant se concentrent, se résument, dans la figure langagière, toutes les figures de la dépendance. Si Dieu est qualifié de père, c'est parce qu'il constitue aussi une figure de la dépendance des hommes et en cela, l'invention même de Dieu, à cet égard, se veut une réponse de l'homme à la question de ce qu'il est.

Ce qui est appelé ainsi « fonction paternelle » est donc à entendre non pas comme le rôle du père mais comme la place qu'un individu (généralement le géniteur, mais ce n'est pas indispensable) occupe pour la mère, dans son discours, et pour l'enfant. La fonction paternelle permet que se mette en place dans l'appareil psychique la capacité d'abstraction, de substitution signifiante, en d'autres mots la compétence métaphorique. C'est en ce sens que Lacan peut dire que la fonction paternelle est équivalente à la fonction du langage; et qu'il n'y a de refoulement, d'inconscient pensable qu'à partir du moment où l'enfant consent à être pris dans les rets du langage. Le sujet peut, grâce à lui, s'inventer une petite histoire personnelle, sa théorie, fabriquées à partir de ses démêlés avec l'Autre, incluant aussi les modalités sous lesquelles il aura rencontré la jouissance de l'Autre. Jouissance qui est nécessairement *interprétée* par le sujet, soit comme une trop grande menace, ou encore comme foncièrement insatisfaisante. Ainsi par exemple, tel patient racontera inlassablement la violence du père et cela pour ne pas avoir à se soumettre à ce qu'en l'occurrence il faut bien appeler son joug; mais dans toutes ses anecdotes soigneusement relatées, l'analysant persiste de ce fait à faire objection à la loi que le père représente (la loi symbolique) et il refuse d'y consentir, puisque pour lui, c'est la faute de l'Autre.

Cela dit, une remarque ici s'impose. De parler de consentement, de création, par le sujet, de sa petite histoire, son Œdipe, laisse entendre qu'il y a une part de responsabilité qui revient au sujet dans tout cela. Autrement dit, le sujet est responsable de son inconscient, de sa position subjective dans l'existence, et c'est en cela que l'on peut dire que la psychanalyse n'est pas un déterminisme, contrairement

à ce qui est parfois véhiculé. Sinon, la psychanalyse se ferait sur disquette, pourquoi pas : à tel père = tel fils? Ce qui revient à dire que quelles que soient les vicissitudes de sa vie, l'état de la « constellation familiale », quel que soit le « traumatisme » rencontré, comme Freud le disait, le sujet va interpréter tout ça à sa façon. Il en résulte cependant que cette histoire sera inéluctablement vécue, par le sujet, comme relevant de la faute de l'Autre, supposé, lui, ne pas manquer.

En somme, à quoi tient « l'efficacité du père »? Elle ne s'éprouve pour chacun en définitive qu'à partir du fait qu'il est soumis à la loi symbolique, au langage et, par conséquent, en proie à la parole : « quand le sujet parle, il fabrique de la croyance, et il crée du père, voire du Père Noël. L'efficacité du père tient pour chacun au fait qu'il habite le langage, qui lui donne sens et le fait être, et grâce à quoi il élabore, il élucubre, il construit (formes, fictions et jusqu'aux mathèmes). » (Sauret et Lapeyre, 1994, 14).

Concluons sur ce point. Nous avons vu que le langage implique de par sa structure même, une perte, un manque. Il comporte dans sa structure un trou, c'est l'incomplétude du symbolique, un « pas de réponse », face à l'énigme posée par notre venue au monde. Le sujet bute nécessairement sur la question de sa contingence. Pas de réponse, car si l'Autre du langage donne au sujet ses déterminations, il ne lui dicte pas pour autant sa conduite et ne lui dit pas ce qu'il est réellement. Comme le dit Lacan, l'Autre ne répond pas. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui fait une des difficultés, disons même un des drames de notre temps? Le sujet de la civilisation scientifique moderne le sait bien, il n'est pas en tout cas sans le savoir, même quand il ne veut pas le savoir. C'est la raison pour laquelle le sujet d'aujourd'hui est voué à inventer ses propres modes de réponse pour trouver sa place dans le monde, dans l'Autre. La fameuse « crise d'adolescence » nous donne à entendre la difficulté, voire les impasses dans lesquelles se trouvent certains (es) jeunes, à cet égard.

Malaise dans la modernité et effet de discours

Peut-on attribuer à cette absence de réponse de l'Autre la cause des symptômes de notre époque? Il y a certes un lien avec, notamment, les états dépressifs qui prennent diverses formes, mais il faudrait bien sûr reprendre cette question au cas par cas. En revanche, plus globalement, la thèse lacanienne est que si les symptômes, au sens le plus large du terme, changent avec les époques, avec la culture, c'est qu'ils sont liés aux effets de « discours ». Cette notion de discours, Lacan l'introduit tardivement dans son enseignement. Sans entrer dans les développements que Lacan en fait, partons de cette définition minimale : nous avons vu que les liens sociaux sont réglés à partir du langage. S'il n'en était pas ainsi d'ailleurs, il n'y aurait pas de civilisation. Le discours, chez Lacan, ne désigne pas le « placotage », mais le fait que les liens sociaux, l'organisation langagière, spécifique des rapports du sujet aux signifiants (paroles, gestes, etc.) et à l'objet sont déterminants pour l'individu et règlent les formes du lien social. En effet, si le langage, comme nous l'avons vu brièvement, est un opérateur qui transforme l'être humain,

déterminant et conditionnant pour chacun ses choix de vie, ses liens aux autres (partenaire, travail, modalités de jouissance), alors il faut en déduire que ce n'est pas seulement l'inconscient individuel mais aussi la civilisation elle-même qui se trouve soumise aux effets du langage, aux effets du discours...

Or quel est le discours dominant actuellement? Nous sommes à une époque dite de « mondialisation », marquée par l'hégémonie scientifique et capitaliste. Nous avons effectivement à faire avec la prévalence croissante du discours de la science qui, en se substituant à la conception religieuse qui prévalait il n'y a pas si longtemps, où l'Autre nous dictait le chemin à suivre, a réorganisé les caractéristiques de ce qui faisait l'environnement dans lequel nous vivions jusqu'à ces temps de postmodernité. Le « discours de la science » modifie fortement le rapport du sujet au corps, au sexe, à la mort et à la reproduction. Il intervient sur ces points en faisant fi de la structure de l'inconscient, de la pulsion de mort, de la jouissance, de l'Œdipe! Il nous assure au contraire qu'il n'est d'autre patrimoine que celui de la génétique, que les enfants naissent dans les éprouvettes et que le destin, en définitive, n'est qu'affaire de statistique⁴.

Bref, la science n'a que faire de la subjectivité. C'est la raison pour laquelle Lacan disait qu'elle forçait le sujet et se veut un discours sans faille. Alors que la loi symbolique, symbolisée par une autorité (fonction paternelle), nous introduit, via l'opération de la castration, à une limite, à un « tout n'est pas possible », le discours de la science entretient au contraire la croyance en un « tout est possible » ou encore que « rien n'est impossible », favorisant subtilement l'évitement de la confrontation à cette « impossibilité structurale » dont nous venons de parler.

Ce n'est donc pas le déclin du père en soi qui est ravageant puisque son intervention n'était que la manière la plus commune et sans doute la plus efficace de présenter au sujet les lois du langage. C'est plutôt que les lois de la parole sont dénaturées, voire déniées, lorsque la logique sociale, soutenue par le discours de la science, se présente comme un discours sans faille, en prétendant se fonder uniquement sur un savoir « objectivable » « quantifiable ». De se référer, par exemple, à une carte génétique pour établir une paternité, abolit l'acte symbolique d'instituer, au profit d'une transparence soi-disant naturelle avec résultat immédiat.

Par ailleurs, le discours de la science vient se nouer à un autre discours, celui du capitalisme. Sa caractéristique : nous faire croire que nous avons des besoins. Il s'agit d'identifier notre part manquante à un objet de consommation. L'objet nous est aussi présenté comme ayant la vertu de pouvoir gommer le manque, qui nous caractérise comme humain, et nous laisse croire à une possible pleine satisfaction. Devant la fatigue, le stress, les troubles du comportement, la tristesse, les difficultés érectiles, le délire, la question n'est pas de savoir ce qu'il y a au cœur de ces symptômes pour un sujet, mais propose une réponse rapide, sans équivoque, plus besoin de penser. Plus besoin de s'appuyer sur une clinique différentielle (névrose, psychose, perversion). Pourquoi se questionner sur le « pourquoi du comment », comme le dit l'expression

populaire? « Tout » est maladie avec, à la clef, le médicament : « l'antidépresseur » « l'anxiolytique », « l'antidouleur », le « neuroleptique », etc.

L'individu fait ainsi l'expérience d'une détresse et d'une malhonnêteté sans précédent dans l'histoire des civilisations, puisque les objets « gadgets », prêts à la jouissance immédiate, que propose la science suscitent, voire accentuent, le sentiment de non-sens, de vacuité, et ne font qu'accroître le sentiment de manque, qui lui, comme nous l'avons vu, est de structure. Le malheur (pulsion oblige) c'est que « l'individu se croit capable de connaître avec certitude les figures susceptibles de capter et de combler le désir (sous la forme naturalisée de prétendus besoins). La course aux objets *a*⁵ l'enferme dans ses petits arrangements, le voue à l'isolement et fait de lui un anonyme perdu parmi d'autres, ni coupable, ni responsable. » (Lapeyre, Palacio, Sauret, 2001, 197).

Ainsi, notre époque favorise le retour de la figure du surmoi qui revient non sur le versant générateur de l'interdit, mais dans sa face obscène produisant un impératif : Jouis! Consomme! – étant entendu, bien sûr, que la jouissance ici est liée à la Chose, c'est l'au-delà du principe de plaisir. N'est-ce pas ce qui s'entend au quotidien dans les cabinets : je ne peux pas m'en empêcher de : consommer, de jouer, d'acheter, de manger....

La psychanalyse doit-elle pour autant partir en guerre contre la science, la psychiatrie du DSM, le capitalisme? Certes pas, puisque ce serait tomber dans la « plainte » contre l'Autre. Il ne s'agit donc pas de s'opposer aux découvertes de la science ni de nier l'efficacité des médicaments. La psychanalyse est une mise en question de ce qui est et de ce qui prétend s'imposer comme étant le réel. La clinique analytique met cependant en lumière que ces pathologies ne sont dites « nouvelles » que parce qu'elles sont des présentations différentes, contemporaines, de ce qui a depuis toujours été au cœur de la pathologie psychique, ce que Freud a mis en évidence, à savoir : éviter d'avoir à assumer les conséquences du fait de parler, ce que les psychanalystes appellent « se défendre de la castration »; conséquences effectives lorsque sont déniés les « pouvoirs de la parole ».

Nous venons de voir que tant du côté du fanatisme intégriste, que du côté de la plainte de « l'abusée », le Père inconscient est bien présent. Il s'en déduit, en bout de piste, qu'accuser les défaillances du père dans nos sociétés revient à le protéger, à le préserver comme idéal d'un sauveur possible, vis-à-vis du manque (manque à jouir et manque à savoir) inhérent à la structure du langage. La « fonction paternelle » couvre ce manque de l'Autre, cette incomplétude structurale du symbolique, en termes freudiens : la place vide du père mort.

La psychanalyse ne change pas la conjoncture de naissance du sujet, mais amène plutôt le sujet à changer sa position, à se sortir de ce que Lacan appelait « le règne de l'enfance généralisée » (Lacan, 1984a, 29) pour devenir responsable de son choix de jouissance plutôt que de rester dans la position de se plaindre à son confesseur. Bref, se faire à la faillite du père conduit le sujet à la révélation de sa propre jouissance, soit à ce qui de lui, lui fait le plus horreur, tout en générant un désir autre. C'est entre autres sur ces quelques mises au point que l'orientation

lacanienne jette un éclairage nouveau, éclairage dont nous sommes encore loin d'avoir pleinement tiré parti

michèle lafrance

4430 ave de l'hôtel de ville
montréal, qc.
h2w

Notes

1. Nous résumons sous cette appellation le rapport tant au père de l'Œdipe qu'à celui de *Totem et tabou*. Bref, le « père inconscient »
2. Propos tenus à la suite du premier bombardement américain sur l'Afghanistan, le 7 octobre 2001.
3. L'Autre n'est pas le semblable, pour un sujet : sont figures de l'Autre, ceux à qui il adresse une demande.
4. C'est ce que développe à cet égard nettement Lebrun. J.P., 2001 dans son livre *Un monde sans limite*. Édition point Hors ligne Érès
5. Objets *a* cause du désir, que Lacan appelle aussi *plus-de-jouir*, qui sont : sein, fèces, regard, voix, que l'on ne peut rencontrer que grâce au parcours d'une analyse et qui surgissent comme un élément caché dans le tableau cadré par l'Œdipe. Ils deviennent, dans le discours de la science des « ersatz », des plus-de-jouir en toc. Ainsi, la voix de l'ordinateur ne conduit pas à une élaboration inconsciente; elle pousse au contraire à la consommation et à une forme de jouissance sans plus de savoir, au niveau inconscient.

Références

- ASSOUN, P.-L., 1995, Portrait métapsychologique de la haine, in *La haine la jouissance et la loi. Psychanalyse et pratiques sociales II*, sous la direction de P.-L. Assoun et M. Zafirooulos, Paris, Anthropos, 129-163.
- FREUD, S., 1948, Actes obsédants et exercices religieux, in *L'avenir d'une illusion*. Paris, P.U.F., 1980. 73.
- FREUD, S., 1921. Psychologie des foules et analyse du Moi. in *Essais de psychanalyse*, Paris. Petite Bibliothèque Payot, 1981.
- LACAN, J., 1984a. Discours de clôture des Journées sur les psychoses de l'enfant, *Quarto*, n° 15.
- LAPEYRE, M., PALACIO ROLDAN, L. F., SAURET, M.-J., 2001, L'intérêt politique de la présence de la psychanalyse dans le monde, *Trèfle, Revue de psychanalyse*, no 3, 191-200.
- LATERRASSE, C., 1993, Le père du point de vue des historiens, *Barka*, n° 1, 219-234.
- SAURET, M.-J., LAPEYRE, M., 1994, *L'œdipe aujourd'hui : la science, la psychanalyse, l'éthique* (texte inédit).
- ZAFIROPOULOS, M., 1995a, Au cœur du malaise, in *La haine la jouissance et la loi, Psychanalyse et pratiques sociales II*, sous la direction de P.-L. Assoun et M. Zafirooulos. Paris, Anthropos, 7-23.
- ZAFIROPOULOS, M., 1995b, La haine inconsciente et le lien social, in *La haine la jouissance et la loi. Psychanalyse et pratiques sociales II*, sous la direction de P.-L. Assoun et M. Zafirooulos, Paris, Anthropos, 57-83.